

L'OFFICIER DE CANDACE.

Un ange du Seigneur parla à Philippe , disant : lève-toi et va vers le midi, sur la route qui descend de Jérusalem à Gaza, celle qui est déserte.

Et s'étant levé, il partit. Et voici, un homme éthiopien, eunuque, puissant seigneur à la cour de Candace, reine d'Ethiopie, qui était établi sur tous ses trésors, et qui était venu pour adorer à Jérusalem, s'en retournait assis dans son char, et lisait le prophète Esaïe. Et l'Esprit dit à Philippe : approche-toi et joins ce char. Et Philippe étant accouru l'entendit qui lisait le prophète Esaïe, et il lui dit : comprends-tu ce que tu lis ? Il répondit : et comment le pourrais-je, si quelqu'un ne me guide ? Et il pria Philippe de monter et de s'asseoir auprès de lui.

Or le passage de l'Ecriture qu'il lisait était celui-ci : Il a été mené comme une brebis à la boucherie, et comme un agneau muet devant celui qui le tond : ainsi il n'a point ouvert sa bouche. Dans son humiliation son jugement a été élevé : mais qui racontera sa durée ? car sa vie a été retranchée de la terre. Et l'eunuque prenant la parole dit à Philippe : je te prie, de qui le prophète dit-il cela ? de lui-même, ou de quelque autre..... Alors Philippe ouvrant la bouche, et commençant par cette Ecriture, lui annonça Jésus.

Et comme ils continuaient leur chemin, ils arrivèrent à un endroit où il y avait de l'eau; et l'eunuque dit: voici de l'eau, qu'est-ce qui empêche que je ne sois baptisé? Philippe répondit: si tu crois de tout ton cœur, cela t'est permis. L'eunuque dit: je crois que Jésus-Christ est le fils de Dieu. Et il commanda que le char s'arrêtât; ils descendirent tous deux dans l'eau, Philippe et l'eunuque; et Philippe le baptisa.

Et quand ils furent remontés hors de l'eau, l'Esprit du Seigneur enleva Philippe; et l'eunuque ne le vit plus, car il continua son chemin plein de joie.

(ACTES, VIII, 26 - 39.)

« De grands seigneurs viendront d'Egypte; Cus s'empressera d'étendre ses mains vers Dieu, » avait dit David au psaume soixante-huitième. Le récit que vous venez d'entendre est un des accomplissements de cette prophétie. On sait que Cus était le nom hébreu du pays que les Grecs appelaient Éthiopie, et que nous nommons aujourd'hui Abyssinie. Il est à croire que la conversion du ministre de Candace ne fut pas un fait isolé: la position élevée qu'il occupait auprès du chef de l'Etat devait lui donner une influence qui tourna sans doute au profit de l'évangile; sans doute il dut partager avec d'autres, il dut répandre autour de lui ce trésor spirituel qu'il avait trouvé sur la route de Gaza. Toutefois l'histoire ne nous dit rien de positif à cet égard pendant les trois premiers siècles de l'ère chrétienne; nous savons seulement qu'au quatrième siècle une œuvre d'évangélisation fut accomplie avec succès dans l'Ethiopie par Frumentius, qu'A-

thanase, évêque d'Alexandrie, y avait envoyé en mission. Le christianisme s'y est conservé dès lors, avec quelques altérations, jusqu'aux temps modernes. De nos jours l'église anglicane y a envoyé des missionnaires, dont le premier et le plus connu fut Gobat, aujourd'hui évêque évangélique de Jérusalem.

« Un ange du Seigneur parla à Philippe, et lui dit : lève-toi et va vers le midi, sur la route qui descend de Jérusalem à Gaza, celle qui est déserte. » Cette dernière qualification se rapporte, non pas à la ville de Gaza, qui comptait à cette époque une population considérable, mais à la route qui conduisait à cette ville. Il y avait, à ce qu'il paraît, deux routes qui allaient de Jérusalem à Gaza : l'une, qu'avait choisie l'eunuque, était moins fréquentée que l'autre ; et cette circonstance la rendait favorable à la scène qui devait s'y passer.

« Et s'étant levé, il partit. » Le Seigneur ordonne à Philippe de se rendre sur cette route sans lui dire dans quel but il l'y envoyait ; et l'apôtre obéit aussitôt sans lui demander compte de ses ordres : il lui suffit de savoir qu'il accomplit la volonté de Dieu. C'est là en effet la seule chose dont nous ayons à nous inquiéter dans nos décisions et dans nos démarches. Comme Philippe, suivons les directions de Dieu, et acceptons ses dispensations à notre égard, alors même que nous ne les comprenons pas : assu-

rés que tôt ou tard nous reconnaitrons, comme Philippe, que ces dispensations sont toujours bonnes, sages et pleines d'amour.

« Et voici, un homme éthiopien, eunuque, puissant seigneur à la cour de Candace, reine d'Ethiopie, qui était établi sur tous ses trésors, et qui était venu pour adorer à Jérusalem, s'en retournait assis dans son char et lisait le prophète Esaïe. » Les auteurs profanes, d'accord avec l'écrivain sacré, nous apprennent qu'à cette époque le royaume d'Ethiopie était gouverné par des femmes¹, et que Candace était un nom commun à toutes les reines de ce pays, comme Pharaon était un nom commun aux souverains d'Egypte. Ce ministre de la reine d'Ethiopie était venu à Jérusalem pour adorer Dieu, comme la loi de Moïse en faisait une obligation à tous les Israélites une fois par année. Il avait donc embrassé la foi des Israélites, et il adorait le vrai Dieu; ce qui prouve que la vraie religion s'était répandue au loin dans les pays païens, et qu'elle comptait des fidèles même dans les rangs les plus élevés. Alors déjà la foi au Dieu vivant et vrai avait gagné des âmes jusque parmi les enfants de Cham; elle rapprochait déjà les noirs et les blancs, car nul doute que cet

¹ La ville capitale s'appelait Méroé.

Le terme d'eunuque ne doit pas être pris ici dans son sens spécial: c'est une désignation générale, qui s'appliquait à tous les fonctionnaires employés à la cour des monarques d'Orient.

eunuque éthiopien n'appartint à la race nègre. C'étaient là autant de préludes à la vocation des gentils ; Dieu préparait ainsi à l'avance le moment où Jésus-Christ, chassant les ombres de la loi par la splendeur de son avènement, devait renverser la barrière qui séparait les Juifs des païens, et rassembler les fidèles dispersés dans tous les pays du monde.

Ce ministre de Candace était venu d'Ethiopie à Jérusalem pour adorer : il avait fait plus de deux cents lieues pour venir rendre au vrai Dieu le culte prescrit dans la ville sainte, pour faire hautement profession devant les hommes de la foi qui était dans son cœur. Il ne se laisse arrêter ni par la distance à parcourir, ni par la dépense d'un si long voyage, ni par la crainte de mécontenter sa souveraineté et ses compatriotes en se séparant en quelque sorte de sa nation ; il surmonte tous les obstacles pour s'en aller, fidèle aux lumières qu'il possédait, unir ses adorations à celles du peuple de Dieu. Quel zèle admirable dans une telle conduite ! et quelle leçon pour nous, mes frères, quand nous nous laissons détourner si facilement, et par les contrariétés les plus légères, de prendre part au culte public !

« Il s'en retournait assis dans son char, et lisait le prophète Esaïe. » Cette circonstance nous montre que la foi de l'Ethiopien n'était pas une foi aveugle ; c'était une conviction éclairée, et assise sur le vrai

fondement, qui est la parole de Dieu. Il ne se contentait pas d'un culte de cérémonies et de pratiques formalistes ; il ajoutait au culte extérieur l'étude de l'Écriture ; et il était tellement désireux de pénétrer le sens des Écritures, qu'il employait à cette étude les heures de loisir que lui laissait le voyage. Encore un exemple de zèle, encore une leçon pour nous. Attachons-nous à l'étude de l'Écriture autant de prix que ce ministre de Candace ? et nos lectures, en pareille occasion, ressemblent-elles à la sienne ? J'en appelle aux souvenirs et à la conscience de chacun.

Le choix de l'auteur sacré que l'eunuque lisait dans son char est remarquable : il lisait le prophète Esaïe, et dans ce prophète le chapitre cinquante-troisième. Il est probable que pendant son séjour à Jérusalem il avait entendu parler de la vie et de la mort de Jésus de Nazareth ; peut-être même s'y était-il trouvé à l'époque de sa crucifixion ; il avait appris sans doute que beaucoup d'Israélites voyaient en lui le Messie annoncé par les prophètes ; et il cherchait, en étudiant une des prophéties les plus caractéristiques relatives au Messie, à découvrir si cette application était fondée. Toutefois la suite du récit montre que ce livre d'Esaïe était encore obscur pour lui, et qu'il était loin d'en pénétrer le sens : faut-il en conclure qu'en le lisant il perdait son temps et sa peine ? Non, mes frères : et cet homme,

occupé à lire un livre de l'Écriture qu'il ne comprend pas, ou qu'il ne comprend qu'imparfaitement, nous donne une leçon importante. À côté des obscurités il y avait pour lui, dans ce livre d'Ésaïe, des clartés admirables; il y avait bien des déclarations relatives à la grandeur de Dieu, à sa puissance, à sa sagesse, à sa bonté, qu'il pouvait comprendre et s'appliquer; il nourrit son âme des leçons qu'il comprend, et quant à celles qui lui sont encore cachées, il ne laisse pas de les lire avec humilité et avec foi, en attendant le moment où le Seigneur voudra les lui révéler. C'est ainsi que nous devons agir nous-mêmes à l'égard des livres saints. Nous sommes naturellement portés à ne lire dans la bible que les passages parfaitement clairs et que nous comprenons aisément: nous laissons de côté une portion considérable des Écritures, parce qu'elles restent obscures pour nous et qu'elles nous semblent par là même sans utilité. C'est là une erreur fâcheuse, et qui met obstacle à nos progrès dans la foi. Imitons l'eunuque de Candace: ne négligeons volontairement aucune portion de la parole de Dieu. Lisons et relisons, dans un esprit de simplicité et de prière, même les choses que nous ne comprenons pas encore, et soyons assurés que cette lecture, pour nous aussi bien que pour l'eunuque, portera ses fruits tôt ou tard. Il faut de la patience et de la persévérance dans la lecture de la bible, comme il

en faut dans la prière , comme il en faut dans la sanctification. De même que la semence jetée en terre y reste cachée pour un temps , mais produira plus tard une moisson , sous l'influence mystérieuse de la pluie et du soleil , ainsi tel passage de l'Écriture , que nous avons lu bien des fois sans le comprendre , s'illuminera , quand le moment sera venu , d'une riche clarté ; les obscurités de la parole sainte diminueront de plus en plus , la lumière deviendra toujours plus abondante , et à nous aussi , comme au ministre d'Ethiopie , il nous sera fait selon notre foi.

Ne trouvez-vous pas , mes frères , qu'il y a quelque chose de profondément intéressant à voir cet homme , séparé de nous par tant de contrées et tant de siècles , par des mœurs , par des habitudes , par une culture intellectuelle si différentes , chercher et trouver la lumière du salut dans ce même chapitre cinquante-troisième d'Ésaïe que nous avons encore aujourd'hui entre les mains , qu'on a nommé le cinquième évangile tant il annonce clairement Jésus-Christ , et dans lequel tant d'âmes successivement , de siècle en siècle et d'année en année , ont trouvé le même sauveur qui fut révélé par son moyen au ministre de Candace ? C'est au prophète Ésaïe que le sauveur emprunta le texte de sa première prédication dans la ville de Nazareth ¹ ; c'est un texte du pro-

¹ Luc, IV.

phète Esaïe qui fut le moyen de la première conversion chrétienne parmi les enfants de Cham ; et depuis lors combien de fois les ministres de l'évangile ont développé dans leurs prédications des textes du même prophète ! combien d'âmes, parmi les noirs et parmi les blancs, ont été amenées à la lumière du salut, combien ont été affermiées, consolées et sanctifiées par Esaïe, par cet évangéliste qui écrivait huit siècles avant l'évangile ! A travers tous les changements survenus dans les sociétés humaines ; à travers toutes les révolutions littéraires, politiques, religieuses, il est toujours-là ce livre d'Esaïe, toujours vivant, toujours jeune, toujours sublime, toujours salutaire, toujours brillant d'une beauté céleste et brûlant d'un amour divin. Ce seul fait n'est-il pas une preuve irrécusable de la divinité de ce livre ? Lequel, parmi les livres d'homme, pourrait être comparé à celui-là ? lequel peut se vanter d'avoir eu une pareille destinée, et d'avoir produit de pareils effets ? Ce que nous disons d'Esaïe, nous pourrions le dire de tous les prophètes, et de tous les évangiles, et de toutes les épîtres, et des psaumes, et de toutes les portions de l'Écriture. Ce livre unique et merveilleux qu'on appelle la bible, c'est-à-dire LE LIVRE ; ce livre qui remplit le monde, qui rapproche les continents, et les races, et les langues, et les siècles ; ce livre qui fait éprouver les mêmes émotions au ministre noir de Candace dans son char de voyage, au sauvage

converti dans les îles de la mer du Sud, au pauvre Béchouana dans son désert de sable, à nous-mêmes dans ce temple ou dans notre cabinet, ce livre-là n'est-il pas la parole de Dieu ?

Je disais que le chapitre cinquante-troisième d'Ésaïe, en particulier, est une des portions de la parole de Dieu les plus précieuses pour l'âme fidèle. Et pourtant, mes frères, je dois vous faire part d'une découverte étrange, que vous ignorez peut-être. La science théologique moderne a découvert que le chapitre cinquante-troisième d'Ésaïe n'est point une prophétie, bien plus, qu'il n'existe point de prophéties dans l'ancien testament, et qu'il n'y a rien de commun entre le Messie des écrivains juifs et le Christ des évangiles ! Si vous doutiez de cette assertion, il me serait facile de vous citer à l'appui telle revue théologique, et tel journal religieux, rédigés par des hommes qui se disent ministres de l'évangile, et qui affirment en toutes lettres cette énormité. Voilà donc à quel degré d'aveuglement peuvent arriver des hommes sincères peut-être, mais qui étudient la bible avec la seule lumière de la science, et qui oublient d'éclairer la science par la foi. Ah ! que Dieu nous préserve à jamais de cette science faussement ainsi nommée ! qu'il nous tienne bien loin de cette prétendue sagesse qui n'est que folie ! Nous te louons, ô mon Dieu ! de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents,

et de ce que tu les as révélées aux enfants ! Nous laisserons les docteurs du siècle poursuivre leur œuvre de désolation , et saper successivement au nom de la science toutes les prophéties , tous les miracles , toutes les preuves de divinité qui éclatent dans ta parole ; quant à nous , nous nous contenterons d'être au nombre de ces enfants auxquels tu te révelés ; nous recevrons ta parole telle qu'elle se présente au cœur simple et sans fraude ; nous continuerons à chercher l'évangile dans l'ancienne alliance , et Jésus de Nazareth dans les oracles d'Esaië ; nous relirons à genoux ce précieux chapitre cinquante-troisième , ce cinquième évangile qui nous montre notre sauveur mené à la boucherie comme une brebis muette ; nous embrasserons sa croix indifféremment dans l'ancien testament et dans le nouveau , dans Esaië et dans saint Jean ! et tandis que de prétendus sages s'évertueront à démontrer qu'il n'y a point de rédempteur et point d'expiation , nous nous tiendrons toujours plus près de la croix , nous nous placerons sous l'aspersion du sang de l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde !

« Et l'Esprit dit à Philippe : approche-toi et joins ce char , » c'est-à-dire , mets-toi en rapport avec l'homme qui s'y trouve. Et Philippe étant accouru l'entendit qui lisait le prophète Esaië. » Ici encore l'apôtre nous donne l'exemple d'une obéissance immédiate et implicite aux ordres du Seigneur. Malgré

l'embarras qu'il devait éprouver à interpellier un homme d'un rang élevé, qui pouvait être peu disposé à entrer en conversation, et qui pouvait se montrer blessé d'une interruption intempestive dans sa lecture, l'apôtre n'hésite pas, il obéit « en courant » à l'ordre du Saint-Esprit. Que d'occasions dans notre vie où sa conduite peut nous servir de modèle ! Nous ne devons pas nous attendre, sans doute, à des directions surnaturelles, comme ce fut le cas pour Philippe ; mais combien de fois le Seigneur ne nous dit-il pas clairement, quoique d'une manière simple et naturelle, soit par les circonstances de notre vie, soit par les directions de sa parole, soit par la voix secrète de la conscience : « Va et fais telle ou telle chose ! Va et visite ce malade ; va et contribue pour cette œuvre de charité ; va et reprends ce pécheur ; va et prêche l'évangile à ce compagnon de voyage ! » Sachons écouter ces avertissements du Seigneur ; et puissions-nous obéir avec le même empressement que Philippe, sans nous laisser arrêter plus que lui par les difficultés de l'exécution : difficultés qui se réduisent presque toujours à un défaut de zèle de notre part. Philippe trouva dans cet homme, qu'il aurait pu craindre d'aborder s'il se fût arrêté aux considérations extérieures, un cœur tout disposé à l'écouter. Ne nous laissons donc pas arrêter par la crainte de ne pas rencontrer des dispositions favorables chez les personnes à qui nous parlons de l'évan-

gile. Que de fois, après avoir hésité longtemps pour engager une conversation religieuse, nous trouvons avec étonnement chez notre interlocuteur un cœur préparé d'avance à de semblables entretiens, et secrètement désireux de nous les voir aborder ! Soyons seulement fidèles, et il nous sera fait selon notre fidélité.

« Il l'entendit qui lisait le prophète Esaïe. » L'eunuque lisait donc à haute voix, ou se faisait lire par quelqu'un de sa suite.

« Philippe lui dit : comprends-tu ce que tu lis ? » Cette question forme dans l'original un jeu de mots qui disparaît dans la traduction, et qui dut contribuer à fixer l'attention de l'eunuque. C'est la même question que nous devons nous adresser à nous-mêmes toutes les fois que nous lisons l'Écriture. Il ne s'agit pas de lire mécaniquement, pour la forme, et en attachant je ne sais quel mérite à l'acte même de lire la bible : il faut lire en vue de comprendre

¹ Cette lecture était faite, non dans l'original hébreu, mais dans la version grecque des Septante, comme le montre la citation qui suit. C'est dans la version des Septante que les écrivains du nouveau testament prennent habituellement leurs citations de l'ancien. Cette circonstance nous montre qu'il n'est pas nécessaire de lire la parole de Dieu dans les langues originales pour en éprouver la salutaire influence, et que les traductions humaines de cette parole, malgré leurs imperfections, n'en sont pas moins puissantes pour toucher et convertir les âmes.

et de nous appliquer à nous-mêmes ce que nous lisons.

« L'eunuque répondit : comment le pourrais-je comprendre , si quelqu'un ne me guide ? » Quelle touchante humilité dans cette réponse ! Cette interrogation si directe et si abrupte , sortant de la bouche d'un étranger ; et d'un homme d'une apparence commune , aurait pu paraître déplacée ; mais dans la disposition d'esprit où se trouvait l'eunuque , et avide qu'il était de trouver la vérité , bien loin de se choquer d'une telle question , il saisit avec empressement l'occasion qui lui est offerte de s'instruire. Cette humilité docile est la meilleure préparation à l'intelligence des Ecritures ; et l'histoire que nous étudions est un exemple vivant de la vérité de cette promesse du Seigneur : « Il fera marcher dans la justice les débonnaires , et il leur enseignera sa voie. » Si quelqu'un lit la parole de Dieu dans cet esprit humble et docile , il n'est pas possible qu'il la lise en vain : plutôt que son travail soit inutile , un ange descendrait du ciel pour l'enseigner. Mais il n'est pas besoin d'une révélation surnaturelle pour nous expliquer les Ecritures : il suffit que nous fassions usage des secours humains que Dieu met à notre disposition , comme il fit pour le ministre de Candace. C'est une chose bien digne d'attention que Dieu appelle Philippe par la voix d'un ange pour l'envoyer à l'eunuque , au lieu d'envoyer à celui-ci

l'ange lui-même. Pourquoi ce détour, si ce n'est pour nous enseigner que c'est par l'intermédiaire des hommes que Dieu veut nous annoncer l'évangile et nous expliquer les Ecritures? « Il a voulu, » dit Calvin, « glorifier en ceci le ministère évangélique et la prédication, que les anges se taisent, et que la voix du Seigneur se fait entendre par la bouche des hommes pour notre salut. »

« Or le passage qu'il lisait était celui-ci : il a été mené comme une brebis à la boucherie, et comme un agneau devant celui qui le tond : ainsi il n'a point ouvert sa bouche. Dans son humiliation son jugement a été élevé; mais qui racontera sa durée? car sa vie a été retranchée de la terre. » Cette citation, nous l'avons déjà dit, est prise dans la version des Septante; et cette version, ainsi que l'original hébreu, présente une certaine obscurité. Nous nous contenterons d'indiquer, entre les diverses explications qui ont été proposées pour ce passage, celle qui nous paraît la plus naturelle. « Dans son humiliation son jugement a été élevé; » c'est-à-dire que Dieu a pris en main la cause de son serviteur, et qu'il l'a élevé du sein de l'humiliation; il l'a fait passer de l'abaissement le plus profond à la gloire la plus éclatante. « Qui racontera sa durée? » c'est-à-dire : qui pourrait exprimer la vie éternelle et glorieuse qui est désormais le partage du serviteur de Dieu à la suite de son humiliation? « car sa vie a

été retranchée de la terre : » c'est-à-dire : c'est parce qu'il est mort volontairement sur la terre qu'il vit et règne à jamais dans le ciel. Dieu a voulu que la mort fût pour lui le chemin de la vie, et l'ignominie le chemin de la gloire éternelle¹.

« Et l'eunuque, prenant la parole, dit à Philippe : je te prie, de qui le prophète dit-il cela? de lui-même, ou de quelque autre? » Les anciens Juifs avaient toujours appliqué ce passage au Messie; mais après la venue de Jésus-Christ les rabbins, pour échapper à l'accomplissement de cette prophétie dans sa personne, ont prétendu qu'Esaië avait voulu parler de lui-même, ou de Jérémie. Peut-être l'eunuque fait-il allusion à ces explications judaïques de la prophétie, qu'il pouvait avoir apprises à Jérusalem de quelque docteur de la loi.

« Alors Philippe ouvrant la bouche, et commençant par cette Ecriture, lui annonça Jésus : » littéralement, « lui annonça la bonne nouvelle de Jésus. » Ouvrir la bouche, dans le style de l'Ecriture, c'est

¹ C'est le même ordre d'idées qui est développé par saint Paul au deuxième chapitre de l'épître aux Philippiens : « Christ s'est anéanti lui-même en prenant la forme d'un serviteur, et il s'est abaissé jusqu'à la mort, à la mort même de la croix; c'est pourquoi aussi Dieu l'a souverainement élevé, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tous les noms; afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse, dans le ciel, sur la terre et sous la terre, et que toute langue confesse que Jésus-Christ est le Seigneur. »

commencer un discours étendu sur quelque matière importante. L'apôtre prit naturellement son point de départ dans le passage qui avait fixé l'attention de l'eunuque ; il lui montra que la vie et la mort de Jésus répondaient parfaitement à la description du prophète , et qu'en conséquence il était bien le Messie promis. Cette expression , « commençant par cette Ecriture , » montre que Philippe étendit son discours à d'autres passages de l'ancien testament ; et la suite nous apprend qu'il fit une exposition complète du christianisme , y compris la doctrine du baptême et l'obligation de le recevoir.

« Et comme ils continuaient leur chemin , ils arrivèrent à un endroit où il y avait de l'eau ; et l'eunuque dit : voici de l'eau : qu'est-ce qui empêche que je ne sois baptisé ? » Cette question exprime évidemment un vif désir de recevoir le baptême. L'eunuque ne se contente pas d'avoir reçu la foi dans son cœur ; il se sent pressé d'en faire profession devant les hommes , et de se joindre publiquement au peuple de Dieu. N'oublions pas , mes frères , le devoir de confesser en toute occasion le nom de Christ. La confession extérieure n'est pas moins nécessaire au salut que la foi elle-même. C'est pour la confession extérieure que les martyrs ont versé leur sang ; s'ils eussent voulu se contenter de croire dans leur cœur on les eût laissés tranquilles. « Si tu confesses le Seigneur Jésus de ta bouche , » nous dit saint

Paul, « et si tu crois dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé. »

« Philippe répondit : si tu crois de tout ton cœur, cela t'est permis. L'eunuque dit : je crois que Jésus-Christ est le fils de Dieu ; » c'était le terme consacré pour désigner le Messie. Cette profession de foi, si belle dans sa simplicité, comprenait tout l'ensemble des enseignements bibliques relatifs à la personne de Christ et à l'œuvre de la rédemption. Il est à remarquer que ce verset manque dans un grand nombre de manuscrits du nouveau testament ; beaucoup de critiques le regardent comme une addition introduite par un copiste, qui aura craint qu'on ne pût reprocher à Philippe d'avoir baptisé trop légèrement ce nouveau prosélyte. Le verset trente-huitième se lie très-naturellement au trente-sixième, et nous penchons à croire qu'en effet le trente-septième n'est pas authentique, ce qui du reste est sans importance pour la foi. Ce verset nous offre un exemple des variantes qu'on trouve dans les manuscrits du nouveau testament. L'étude de ces variantes fournit une des preuves les plus remarquables de la divinité des Ecritures ; car il est impossible de méconnaître une intervention divine dans la conservation vraiment miraculeuse du texte sacré. Plus de six cents manuscrits ont été compulsés pour la publication du nouveau testament ; ces manuscrits, écrits par des hommes faillibles, présentent, comme on devait s'y

attendre, un grand nombre de variantes : on en a compté jusqu'à trente mille. Mais, chose admirable ! ces variantes si nombreuses sont, à un très-petit nombre d'exceptions près, absolument insignifiantes ; elles ne touchent nullement à la pensée de l'écrivain ; elles ne sont même appréciables que dans la langue originale ; et dans tout le nouveau testament on n'en trouve qu'une douzaine qui puissent être rendues sensibles dans une traduction. Bien plus : parmi ces douze variantes, seules saisissables pour nous, la plupart sont sans importance : je ne crois pas qu'on pût en citer plus de trois qui touchent à la doctrine, et qui vont tout au plus, non pas à ébranler un dogme quelconque, mais uniquement à diminuer le nombre des passages qu'on peut invoquer à l'appui d'un dogme. Il n'est pas un seul auteur profane de l'antiquité qui, avec infiniment moins de manuscrits que le nouveau testament, ne présente bien plus de variantes significatives. Quand on réfléchit à ce fait unique et merveilleux, on reconnaît avec admiration la main de Dieu dans cette conservation parfaite des Ecritures, et l'on s'associe à ces belles paroles qu'après de longues recherches le pieux Bengel écrivait en 1721 à son disciple Reuss : « mange simplement le pain des Ecritures » tel qu'il se présente, et ne t'inquiète pas si parfois » il se trouve çà et là un petit grain de sable qu'y a » pu laisser la meule du moulin. Tu peux donc écar-

» ter tous les doutes qui dans le temps m'ont si
 » horriblement tourmenté moi-même. Si les saintes
 » Ecritures, qui ont été si souvent copiées, et qui
 » ont tant de fois passé par les mains fautives
 » d'hommes toujours faillibles, étaient absolument
 » sans variantes, le miracle en serait si grand que
 » la foi en elles ne serait plus la foi. Il faut s'étonner
 » au contraire qu'il ne soit pas résulté de toutes ces
 » transcriptions un bien plus grand nombre de le-
 » çons différentes. »

« Et il commanda qu'on arrêtât le char; ils descendirent tous deux dans l'eau, Philippe et l'eunuque, et Philippe le baptisa ¹. Et quand ils furent montés hors de l'eau, l'Esprit du Seigneur enleva Philippe, et l'eunuque ne le vit plus. » Du moment que le ministère de l'apôtre n'est plus nécessaire, le Seigneur veut qu'il s'éloigne, pour que le nouveau converti apprenne à ne pas compter sur l'homme mais sur Dieu seul, et pour qu'il travaille personnellement à développer la vie nouvelle qui venait de commencer pour lui. Cette disparition miraculeuse de Philippe était d'ailleurs bien propre à fortifier la foi

¹ Probablement par immersion, suivant l'usage alors établi; usage qui pouvait être sans inconvénients dans les climats chauds de l'Orient, mais qui a dû être modifié dans nos contrées, en vertu de la liberté que laisse l'évangile à la conscience chrétienne dans les choses purement extérieures.

de l'eunuque , en lui montrant une intervention divine dans ce qui lui était arrivé .

Ainsi ces deux hommes , qui s'étaient rencontrés un moment par la direction du Seigneur , se séparèrent bientôt pour ne plus se revoir sur la terre . L'apôtre poursuivit son œuvre d'évangélisation dans la Palestine , tandis que le ministre éthiopien alla retrouver sa souveraine et ses occupations dans sa lointaine patrie . Mais cette heure qu'ils avaient passée ensemble sur une route solitaire avait formé entre eux un lien qui ne devait pas être brisé ; et s'ils ne se sont pas revus sur la terre , ils se retrouveront dans le ciel comme d'anciens amis . Là sans doute ils reprendront les relations et les entretiens commencés sur le chemin de Gaza ; ils discuteront encore ensemble du sauveur , de sa parole , de son œuvre , et des merveilles insondables de son amour .

« Et l'eunuque continua son chemin plein de joie . » Quelle était cette joie nouvelle qu'il avait trouvée sur le chemin de Gaza , et qu'il emportait dans son cœur comme le plus précieux des trésors ? Vous le savez , mes frères , c'était la joie du salut . C'était la joie d'une âme fatiguée par le doute qui a trouvé la vérité ; c'était la joie d'un pécheur qui a trouvé le pardon , qui a obtenu la réconciliation avec Dieu , qui sait qu'il n'y a plus pour lui de condamnation et qui possède la seule chose nécessaire , la vie éternelle . Je voudrais pouvoir vous parler dignement de

cette joie immense qui remplissait le cœur du ministre de Candace ; mais pour le faire je me sens profondément impuissant. Si vous voulez savoir ce qu'est cette joie, adressez-vous à un nouveau converti , à un jeune chrétien dans la ferveur du premier amour : il saura vous en parler. Il saura vous dire que la vie nouvelle qui a commencé pour lui le ravit de la terre au ciel , et fait déborder son cœur d'une joie qui n'a pas d'équivalent dans le langage des hommes. Ou bien encore adressez-vous à un chrétien qui touche au terme de sa course , à un fidèle blanchi au service de son maître , qui est prêt à partir pour la patrie céleste , et qui peut dire comme l'apôtre : « j'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi. Désormais la couronne de justice m'est réservée, et le Seigneur me la donnera en ce jour-là, comme à tous ceux qui ont aimé son avènement ! »

A ces deux termes extrêmes de la carrière chrétienne, on peut parler dignement de la joie des enfants de Dieu. Mais dans l'intervalle qui les sépare, trop souvent cette joie est troublée et semble s'éteindre dans nos cœurs au milieu des soucis de la vie active, et surtout, hélas ! par l'effet de nos chutes et de notre infidélité. Et pourtant nous qui avons cru du cœur, comme le prosélyte de Philippe, que Jésus est le fils de Dieu, nous ne restons pas entièrement étrangers à cette joie. Au fond de toutes nos inquiétudes et de toutes nos misères, nous savons pour-

tant que nous sommes les objets de l'amour éternel de Dieu, nous savons qu'il nous a rachetés au prix du sang de son fils, et nous pouvons lui dire comme le psalmiste : « ta bonté est grande envers moi, et tu as retiré mon âme d'un sépulcre profond!.. » Mes frères, la connaissez-vous par expérience, cette joie des enfants de Dieu et des rachetés de Christ; cette joie auprès de laquelle tout ce qu'on appelle ainsi dans ce monde ne mérite pas même d'être nommé; cette joie que Dieu nous donne et que nul ne peut nous ravir; cette joie qui subsiste au milieu des douleurs de la vie, et qui transforme les épreuves en bénédictions; cette joie sans laquelle vous ne pouvez pas goûter un seul moment de vrai bonheur, de bonheur solide et raisonnable; cette joie qui commence sur la terre et qui continue à jamais dans le ciel? Ah! si vous ne la possédez pas encore, ou si, comme celui qui vous parle en ce moment, tout en ayant quelque idée de cette joie, vous ne la goûtez encore que faiblement, d'une manière imparfaite et troublée, allez, allons tous pour l'acquérir puiser à la même source où la trouva le ministre de Candace; allons la demander à celui qui a été mené à la boucherie comme une brebis muette, qui s'est abaissé jusqu'à la mort de la croix pour nous donner la vie éternelle! Cette croix, théâtre des plus horribles souffrances qui furent jamais, est aussi la source unique et intarissable de

la joie la plus excellente. Allons, pour la première fois ou pour la centième — nous en avons toujours un nouveau besoin — allons comme de pauvres pécheurs perdus nous prosterner aux pieds du crucifié; allons recevoir de nouveau le baptême du sang de Christ en des cœurs préparés par le Saint-Esprit, et sur nous aussi descendront le pardon et la paix; le fardeau d'inquiétude et de tristesse qui pèse sur notre âme sera soulevé par une main divine, et nous pourrons, comme le ministre de Candace, continuer pleins de joie notre chemin dans le voyage de cette vie, en attendant qu'au terme du voyage nous entrons dans la patrie céleste, dans le repos éternel réservé au peuple de Dieu. Amen.

Octobre 1858.